

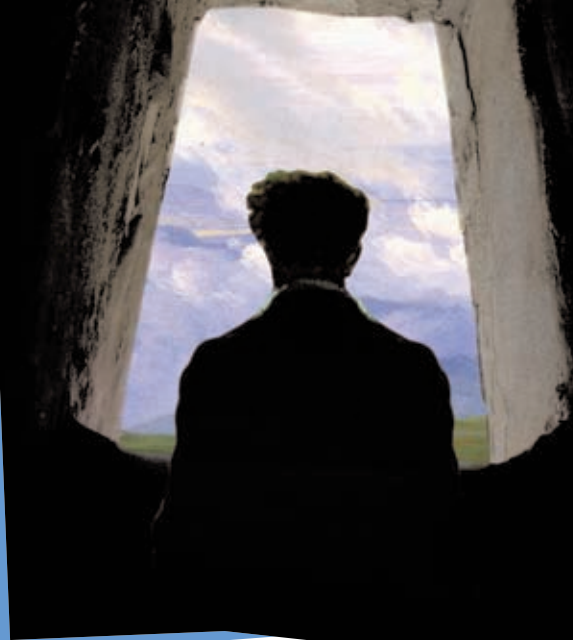
ÉDITION AVEC DOSSIER

# Wilde

## De profundis

### La Ballade de la geôle de Reading *(bilingue)*

Présentation et traduction  
par Pascal Aquien



Extrait de la publication



De profundis  
La Ballade de la geôle  
de Reading

*Du même auteur  
dans la même collection*

*L'Importance d'être constant* (édition bilingue avec dossier).

*Le Portrait de Dorian Gray.*

*Le Portrait de Mr W.H.*, suivi de *La Plume, le crayon et le poison.*

*Salomé* (édition bilingue avec dossier).

*Un mari idéal* (édition bilingue avec dossier).

WILDE

---

De profundis  
La Ballade de la geôle  
de Reading



TRADUCTION  
PRÉSENTATION  
NOTES  
DOSSIER  
CHRONOLOGIE  
BIBLIOGRAPHIE

par Pascal Aquien

*Ouvrage traduit avec le concours  
du Centre national du livre*

GF Flammarion

Extrait de la publication

© Éditions Flammarion, Paris, 2008.  
ISBN : 978-2-0807-1234-9

Extrait de la publication

---

## P r é s e n t a t i o n

---

« Chaque homme porte la forme entière  
de l'humaine condition. »

MONTAIGNE, *Essais*, livre III, chapitre II.

### DE PROFUNDIS

#### GENÈSE DE L'ŒUVRE

En ce 25 mai 1895, Oscar Wilde, dramaturge admiré du Tout-Londres et amant du plus jeune fils du marquis de Queensberry, lord Alfred Douglas – surnommé Bosie par ses proches –, et de bien d'autres jeunes gens qu'il rencontrait et fréquentait occasionnellement dans des lieux plus ou moins publics, fut condamné à deux ans de travaux forcés pour « outrage aux mœurs », à l'issue d'un procès ignominieux et perdu d'avance<sup>1</sup>. Un an plus tard, en juin 1896, après qu'il eut passé huit mois à Reading, où il était enfermé depuis novembre 1895, et qu'il eut déjà purgé quatorze mois de sa peine dans des conditions abominables<sup>2</sup>, l'écrivain brisé, privé de nom et réduit à un sinistre matricule, C. 3. 3., vit sa situation s'améliorer un tant soit peu : le directeur de la prison, Henry Bevan Isaacson, personnage aussi haineux qu'obtus, fut affecté à un nouveau poste et remplacé par un certain James Osmond Nelson, notoirement plus humain. Celui-ci prit

---

1. Pour plus de détails sur le procès, la condamnation et l'incarcération de Wilde, voir le Dossier en fin de volume, p. 283-293.

2. Voir Dossier, p. 290-293.

diverses mesures appréciées de l'ensemble des détenus, parmi lesquelles la réduction des punitions, jusque-là infligées pour des motifs la plupart du temps stupides (une cellule mal balayée, quelques paroles échangées avec un codétenu), et celle des châtements corporels. Il tint aussi à rencontrer Wilde, et se prit de sympathie pour lui. Sensible à son désespoir et indigné qu'on lui refusât même de l'encre et du papier, il fit en sorte que Wilde pût écrire à sa guise, ou à peu près (l'écrivain devait se limiter, comme tous les autres détenus, à de la correspondance privée, seule admise), et disposer des livres que, jusqu'alors, on lui avait refusés. C'est à ce moment-là que germa en Wilde l'idée de rédiger une lettre à l'intention du jeune homme qu'il avait tant aimé et qui l'avait si mal payé de retour. Pour autant, les conditions matérielles étaient loin d'être idéales. En effet, il n'était autorisé à rédiger qu'une page à la fois, le feuillet (du papier administratif de couleur bleue) lui étant retiré une fois terminé. Celui-ci était alors remplacé par un autre, sans que l'auteur pût relire ce qu'il avait écrit la veille.

Wilde commença à travailler en janvier 1897, jusqu'en mars de cette même année, et il eut rapidement l'idée de sortir sa lettre de la sphère privée. Pourquoi ne pas la publier, se demanda-t-il, s'inscrivant ainsi dans la lignée d'autres écrivains persécutés, non moins illustres et tout aussi malheureux ? Ovide, par exemple, qui, chassé de Rome par l'empereur Auguste (parce que, dit-on, son *Art d'aimer* lui avait déplu), et assigné par lui à résidence dans la ville de Tomes sur la mer Noire, adressa pendant dix ans à ses amis des poèmes épistolaires, les *Tristes* et les *Pontiques*, où s'exprime la douleur de l'exilé. Mais Wilde avait une autre idée en tête, non moins gratifiante et bien plus malicieuse. Ne l'avait-on pas présenté comme un être pervers habité par les plus obscures forces du mal ? Eh bien, il endosserait, par jeu et par défi, un autre costume, celui du prêtre et, pourquoi pas, celui du serviteur suprême, le pape en personne ! « C'est véritablement une encyclique et, à l'instar des bulles du Saint-Père que l'on désigne par leurs premiers mots, on pourra en parler

comme de l'*Epistola : In carcere et vinculis* [soit *Lettre en prison, et dans les chaînes*] », écrivit-il à son ami Robert Ross le 1<sup>er</sup> avril 1897<sup>1</sup>. Ce titre n'était pas de lui puisqu'il l'avait emprunté à Horace dont, en bon latiniste, il connaissait les *Épîtres* et les *Odes*, mais il lui plut d'imaginer, l'espace d'un instant, que pussent se rencontrer sous sa plume, pour son bon plaisir et pour le suprême déplaisir de ses détracteurs, le souverain pontife et le grand poète païen. Wilde redressait la tête, et cette tâche eut sur lui d'heureux effets thérapeutiques :

Des très nombreuses choses pour lesquelles je doive remercier le directeur de la prison, il n'y en a pas pour laquelle je lui sois plus reconnaissant que de m'avoir permis d'écrire à A. D. [*sic*], et autant que je le désirais. Pendant deux ans ou presque, j'ai porté en mon cœur un fardeau d'amertume, plus lourd de jour en jour, et je suis enfin parvenu à me débarrasser de la plus grande partie<sup>2</sup>.

Que devint cette lettre ? Son auteur voulait qu'elle fût expédiée depuis Reading à son destinataire, comme il en avait fait la demande auprès de Nelson. Celui-ci n'y était pas hostile, mais il ne pouvait prendre seul cette décision, Wilde, en outre, n'étant pas un prisonnier ordinaire. Aussi le directeur se référa-t-il le 2 avril à ses supérieurs, à qui il soumit la requête du détenu : leur réponse fut négative. Ils se contentèrent de lui demander de conserver soigneusement le manuscrit et de le remettre à son auteur à sa libération. C'est ce que fit Nelson, qui avait par ailleurs conscience de détenir un document d'importance. Une fois libéré, le 19 mai, son manuscrit sous le bras, Wilde s'empressa de quitter l'Angleterre pour toujours : le 20, il débarquait à Dieppe, où l'attendait Ross à qui il confia son « épître ». Celui-ci, qui la conserva

---

1. Lettre à Robert Ross, 1<sup>er</sup> avril 1897, *The Complete Letters of Oscar Wilde*, éd. Merlin Holland et Rupert Hart-Davis, New York, Henry Holt, 2000, p. 782.

2. Lettre à Robert Ross, 1<sup>er</sup> avril 1897, *The Complete Letters of Oscar Wilde*, *op. cit.*, p. 782-783 ; les passages cités sont donnés dans ma propre traduction.



jusqu'en août, en fit faire deux exemplaires dactylographiés, dont il transmit une copie à Douglas quelque temps plus tard. Du moins à en croire Ross puisque, par la suite, Douglas, qui n'en était pas à un mensonge près comme il le prouva dans les divers ouvrages qu'il consacra à Wilde, nia opiniâtement l'avoir reçue. Quant au manuscrit, Ross le conserva précieusement, bien décidé à le déposer plus tard en lieu sûr.

### LES PÉRIPÉTIES DE LA PUBLICATION

Ce n'est pas en Angleterre, mais en Allemagne, que *De profundis* fut porté pour la première fois à la connaissance du public. Des extraits, traduits par Max Meyerfeld, furent publiés dans les numéros d'une revue berlinoise, *Die Neue Rundschau*, de janvier à février 1905, soit cinq ans après la mort de Wilde. La même année, Ross publia à son tour environ un tiers de la lettre chez Methuen, à Londres, après avoir pris soin d'expurger tous les passages qui mentionnaient Douglas – dont le « Cher Bosie » liminaire – et la famille Queensberry, et qui les rendaient responsables de la chute ignominieuse de Wilde. Aussi les lecteurs crurent-ils que la lettre était adressée à Ross en personne, d'autant plus que ses relations d'amitié avec le poète forçat étaient connues. Ross ne découragea pas cette interprétation, principalement par souci de se protéger, en tant qu'éditeur, contre un éventuel procès en diffamation devant lequel, il le savait, Alfred Douglas, toujours prêt à rompre des lances, ne reculerait pas. Ce texte, il l'intitula *De profundis*, en s'inspirant des premiers mots du psaume 130 :

Des profondeurs je t'appelle, Yahvé.  
Seigneur, entends ma voix !  
Que tes oreilles soient attentives à la voix  
de mes supplications !

Ce choix, qui n'était pas anodin, avait valeur d'interprétation : en effet, le psalmiste biblique, accablé par ses

fautes et épouvanté par ses imperfections, n'attend le pardon et le salut que de la grâce de Yahvé, seul prétendument capable de l'arracher aux « profondeurs » de sa détresse infinie. Cela dit, si l'écrivain connut le désespoir, il n'est pas certain que la position du psalmiste, qui suppose la foi inébranlable en Dieu, fût exactement la sienne, tant s'en faut. Mais sans doute Ross voulait-il rassurer les bien-pensants et protéger son ami contre de nouvelles attaques. Trois ans plus tard parut chez Methuen, dans le tome XI de l'édition des *Œuvres complètes* d'Oscar Wilde, dirigée par Ross, une nouvelle version, supérieure à la première. Le texte avait été augmenté, bien qu'il fût toujours expurgé de toute allusion à Douglas, et Ross avait ajouté quatre lettres que Wilde lui avait adressées depuis Reading, et deux lettres de l'écrivain précédemment publiées dans le *Daily Chronicle* : l'une sur le gardien Thomas Martin, qui lui était venu en aide lors de son emprisonnement et qui, à ses risques et périls, s'était ému du sort terrible réservé aux enfants incarcérés, l'autre sur une proposition de réforme du système carcéral<sup>1</sup>. L'année suivante, en 1909, Ross offrit le manuscrit original au British Museum. En posant toutefois une condition : il ne devait pas être rendu public avant cinquante ans à partir de la date de dépôt. En 1913, enfin, parut une nouvelle édition, encore augmentée mais, bien entendu, lacunaire.

De son côté, en 1912, un certain Arthur Ransome, qui était un ami de Ross, publia une étude sur l'écrivain intitulée *Oscar Wilde : A Critical Study*, qui faisait allusion aux fameux passages censurés, que Ross, en privé, avait portés à sa connaissance. Mal lui en prit : l'année suivante, Douglas l'attaqua en justice, de même que son éditeur. Le texte de Wilde fut alors lu à voix haute dans le tribunal : le jury estima non seulement qu'il ne calomnait pas le *gentleman* ombrageux, mais encore qu'il disait toute la vérité sur lui. Aussi Douglas perdit-il son procès. Ransome, cependant, n'avait guère apprécié cette

---

1. Voir Dossier, p. 294-312.

fâcheuse publicité : dans la seconde édition de son livre, il supprima les passages litigieux. Cette affaire eut une autre conséquence : pour éviter qu'un tel incident se reproduisît, il fut décidé officieusement que, du vivant de Douglas, le texte complet ne serait pas publié, comme l'avait implicitement demandé Ross en 1909<sup>1</sup>. Dont acte. Les années passèrent, et Ross ayant légué le second exemplaire dactylographié de la lettre au seul fils survivant de Wilde, Vyvyan Holland<sup>2</sup>, celui-ci estima que le moment était venu de faire connaître la lettre dans son intégralité : il la publia en 1949, toujours sous le titre *De profundis*, et la présenta, en toute bonne foi, comme la première version complète et véridique. Pourtant, elle présentait quatre types d'inexactitudes, plus ou moins graves : des lectures erronées de l'écriture de Wilde, qui, autrefois limpide et élégante, était devenue parfois difficilement lisible ; des erreurs imputables au dactylographe, qui avait de temps en temps mal entendu le texte dicté par Ross ; des « améliorations » (de nature grammaticale et syntaxique) dues à Ross lui-même, et d'inexplicables déplacements de phrases, voire de paragraphes entiers, au sein du texte. De plus, Ross avait supprimé une centaine de mots, violemment critiques à l'endroit de Douglas et de son père. En fait, la première édition véritablement conforme au manuscrit autographe du British Museum ne fut publiée qu'en 1962. Elle est due à Rupert Hart-Davis, qui fut le premier à recenser les erreurs mentionnées ci-dessus.

---

1. Né en 1870, Bosie aurait eu quatre-vingt-neuf ans en 1959, et il était peu probable qu'il atteignît cet âge ; il mourut de fait en 1945.

2. Le fils aîné de Wilde, Cyril, officier de l'armée britannique dans un régiment du Royal Field Artillery, avait été tué sur le front, en France, le 9 mai 1915. Constance Wilde changea de nom après le procès de son mari. Elle choisit celui de Holland, qu'elle emprunta à son frère (Otho Holland Lloyd) et qu'elle transmit à ses fils.

## UNE RÉCEPTION CONTRASTÉE

Lorsque parut la version de 1905, la plupart des critiques, convaincus de la « culpabilité » évidemment scandaleuse de Wilde, préférèrent la considérer comme un aveu de repentance formulé par un pécheur honteux. C'est ce qu'attestent les titres des diverses recensions alors publiées dans la presse, par exemple « Un livre de pénitence » (*Bookman*, avril 1905) ou « Le réveil d'une âme » (*Inquirer*, 12 août 1905), dont les connotations religieuses sont patentes. Dans le *Times Literary Supplement* du 24 février 1905, Edward Verrall Lucas, qui avait été autorisé à consulter le manuscrit, estima même qu'on y trouvait « çà et là une suave et raisonnable contribution à l'évangile de l'humanité<sup>1</sup> ». Pour sa part, André Gide, moins bénisseur et beaucoup plus nuancé dans son évaluation du « crime » de Wilde, puisqu'il était lui-même homosexuel, écrivit le 15 août 1905 dans *L'Ermitage* que ce texte suscitait en lui une profonde émotion :

À peine peut-on considérer le *De profundis* comme un livre ; c'est coupé d'assez vaines et spécieuses théories, le sanglot d'un blessé qui se débat. Je n'ai pu l'écouter sans larmes ; je voudrais pourtant en parler sans un tremblement dans ma voix.

Ces appréciations, pour diverses qu'elles fussent, se contentaient de voir dans la lettre un acte de contrition. Elles anticipaient également le célèbre commentaire d'Albert Camus qui, dans « L'artiste en prison » (1952), s'est attaché à souligner les supposées faiblesses esthétiques de Wilde, à ses yeux homme brillant mais artiste inaccompli, ce qui était aussi l'idée de Gide. À en croire Camus, Wilde ne serait véritablement devenu écrivain qu'après avoir bu jusqu'à la lie la coupe de la douleur, ce qui entache de futilité toutes les œuvres, pourtant fondamentales, composées avant son incarcération :

---

1. Cité par Karl Beckson, *The Oscar Wilde Encyclopedia*, New York, AMS Press, 1998, p. 73.

Dès la première phrase du *De profundis* un langage en effet retentit, que Wilde, s'il l'avait peut-être cherché, n'avait jamais trouvé, et, à l'instant, les frêles et brillants édifices de ses premières œuvres volent en éclats. Pour l'essentiel, *De profundis* n'est rien d'autre que la confession d'un homme qui avoue ne s'être pas tant trompé sur la vie que sur l'art, dont il avait voulu faire sa vie exclusive. Wilde reconnaît que, pour avoir voulu séparer l'art de la douleur, il l'avait coupé d'une de ses racines et s'était ôté à lui-même la vraie vie. Pour mieux servir la beauté, il avait voulu la mettre au-dessus du monde et, pourtant, sous le droguet du bagnard, il reconnaît avoir ravalé son art au-dessous des hommes, puisque cet art ne pouvait rien apporter à celui qui est privé de tout <sup>1</sup>.

Il y eut, bien sûr, d'autres appréciations, comme celle, subtile, de George Bernard Shaw qui lut *De profundis* non comme le renoncement tragique au passé mais comme une auto-mise en scène, voire comme une « comédie » :

C'est vraiment un livre extraordinaire [...]. On y trouve de la souffrance [...] mais pas de véritable tragédie, que de la comédie. [...] Cela m'agace de voir que l'on rabaisse tout cela au niveau d'une tragédie sentimentale. [...] La presse britannique est aussi dépassée par lui *de profundis* qu'elle l'était par lui *in excelsis* <sup>2</sup>.

L'hommage était puissant et l'analyse pertinente, et Shaw reprit en partie cette idée, dans un article non moins élogieux, publié dans la *Neue Freie Presse* de Vienne le 23 avril 1905 :

Nul autre Irlandais n'a encore écrit de comédie aussi accomplie que *De profundis*. En dépit des abominables et indicibles conditions dans lesquelles cette œuvre a été rédigée, elle me fait rire infiniment plus que toutes les autres œuvres de Wilde. L'homme est si intact, si peu touché par la douleur, par la faim, le châtement et la honte ; il est si

---

1. Albert Camus, « L'artiste en prison » (1952), cité dans *De profundis*, LGF, Le Livre de Poche, 2000, p. 45.

2. Lettre de G.B. Shaw à R. Ross, 13 mars 1905, citée dans *Oscar Wilde : The Critical Heritage*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1970, p. 249.

brillamment accompli et sincère dans sa splendide et lugubre supériorité face à une société qui s'est comportée de façon si mesquine, si étroite et injuste envers ce grand homme, que la pitié et la sentimentalité ne seraient que faiblesse d'esprit et mauvais goût ; et l'on se réjouit de voir quel incomparable génie était Wilde.

Dans un registre comparable, l'écrivain et caricaturiste Max Beerbohm, qui s'était lié d'amitié avec Wilde en 1893 (alors étudiant à Oxford, il l'avait rencontré lors d'une répétition d'*Une femme sans importance* au Haymarket Theatre de Londres), s'en prit, dans *Vanity Fair*, le 2 mars 1905<sup>1</sup>, à l'idée alors répandue que *De profundis* était sans rapport aucun avec ce qu'il avait écrit jusqu'alors :

Quelques critiques, désireux de réconcilier leur enthousiasme présent avec leur indifférence passée [...] ont suggéré que *De profundis* est totalement différent des œuvres précédentes d'Oscar Wilde [...]. Oscar Wilde, selon eux, a été magnifiquement transformé par l'incarcération.

Pour Beerbohm, cette théorie comportait deux erreurs. La première était de penser que ce qui caractérisait les écrits antérieurs de Wilde était seulement l'« esprit » – le fameux *wit* typique de la comédie du XVII<sup>e</sup> siècle, dite *comedy of manners*<sup>2</sup> –, somptueusement déployé au détriment de la « pensée ». La seconde erreur était d'estimer que *De profundis* amorçait un mouvement radicalement nouveau en direction de la « sincérité », comme si l'écrivain avait renoncé à ses masques pour enfin dévoiler le fond de son âme pécheresse. Et Beerbohm d'ajouter :

Il n'y avait rien de plus probable au monde que de penser qu'Oscar Wilde, tombé de son piédestal et traîné dans la boue, aurait *diablement changé en route*. Miracle ! Il n'avait pas changé. Il était toujours lui-même. Il jouait toujours avec les idées, avec les émotions.

1. Cité dans *Oscar Wilde. The Critical Heritage, op. cit.*, p. 250.

2. Voir Élisabeth Angel-Perez, *Le Théâtre anglais*, Hachette, 1997, p. 56-57.

[...] Oscar Wilde était immuable. La beauté de ce livre, en tant que document personnel, se trouve dans la révélation d'un personnage si fort qu'aucun événement ne pouvait le changer, ni même le modifier légèrement.

C'est dans cette invariabilité du personnage que se trouvait pour Beerbohm la grandeur de *De profundis* et de son auteur, jamais effleuré par les contingences vulgaires du monde.

## FORME ET INTENTIONS

---

Qu'est-ce que *De profundis* ? À première vue, une lettre de récrimination contre lord Alfred Douglas, à qui Wilde reproche mille choses : sa dommageable superficialité, sa vulgarité (« tu n'as eu que des appétits », p. 42), ses sautes d'humeur, les scènes violentes qu'il lui faisait, voire sa brutalité physique, ses incessants besoins d'argent, la haine dévastatrice qu'il vouait à son père, et son manque de considération pour son génie et son travail – à cause de Douglas, Wilde, à l'en croire, ne trouve pas le temps d'écrire, la présence du jeune homme étant prétendument une gêne de tous les instants et une insulte à sa créativité. Surtout, l'écrivain accuse (injustement) son destinataire de l'avoir totalement oublié alors qu'il était emprisonné<sup>1</sup>, autrement dit de ne plus l'aimer. Comme le fait observer Marguerite Yourcenar, « nous n'avons plus, de page en page, que les alternances d'exaspération et d'accablement d'un homme désespéré par une lettre qui ne vient pas. Ce psaume de la non-pénitence n'est qu'un interminable appel. *De profundis clamavi ad te, Domine...* Nous savons maintenant que le Seigneur n'était pas Dieu<sup>2</sup> ». Pour autant, *De profundis* n'est pas

---

1. Voir *De profundis*, p. 235, note 3.

2. Marguerite Yourcenar, « Wilde rue des Beaux-Arts », *Essais et mémoires*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991, p. 504.

qu'un réquisitoire : ce texte est aussi une réflexion philosophique sur la connaissance et la liberté (« Être entièrement libre et être en même temps entièrement soumis à la loi, tel est l'éternel paradoxe de la vie humaine dont nous prenons conscience à tout instant », p. 74), une méditation existentielle sur la douleur comme accès à un état de conscience supérieur (« la douleur, qui est la plus haute émotion dont l'homme soit capable, est à la fois le modèle et la mise à l'épreuve de tout grand art », p. 122), et une analyse, par l'auteur, de ses convictions esthétiques : « La vérité en art n'est-elle pas celle où l'extérieur exprime l'intérieur, où l'âme s'incarne, où le corps est habité par l'esprit, où la forme révèle ? » (p. 136). C'est, enfin, un texte sur la passion, Wilde étant conscient qu'« un moment de déraison peut être l'un des plus beaux qui soient » (p. 79), belle formule qui remet en perspective ses raisonnables admonestations et réprimandes.

*De profundis* prend place dans deux traditions liées l'une à l'autre, l'une philosophique, l'autre littéraire. La première, de nature spirituelle, est celle de l'examen de soi ; celui-ci relève d'une pratique associée dans l'Antiquité à la recherche de la sagesse, que résume la formule célèbre inscrite au fronton du temple d'Apollon à Delphes et reprise par Socrate : « Connais-toi toi-même ». Wilde y fait explicitement allusion : « Le vrai sot, celui que les dieux moquent et malmènent, est celui qui ne se connaît pas lui-même », écrit-il dans les premières pages de sa lettre (p. 43)<sup>1</sup>. La seconde tradition est celle de l'autobiographie, née sous la plume de saint Augustin, dont les *Confessions* (397-401), que Wilde toutefois ne cite pas alors qu'il les avait lues, sont considérées comme le premier exemple du genre. *De profundis* est aussi un texte de son siècle, puisqu'il rappelle en partie l'*Autobiographie* (1873) de John Stuart Mill, philosophe et économiste anglais que le futur écrivain avait lu alors qu'il était étudiant à Oxford, la seconde partie du

1. Voir aussi *De profundis*, p. 236, note 14, et p. 146.



*Sartor Resartus* (1838) de Carlyle, qui se termine par un hymne poétique exprimant l'aspiration de son auteur à un univers plus noble, c'est-à-dire spirituel, et surtout l'*Apologia Pro Vita Sua* (1864) du cardinal Newman. Celui-ci était l'une des figures de proue du « mouvement d'Oxford » désireux de libérer l'Église anglicane de l'emprise de l'État, et sa conversion au catholicisme, en 1845, avait fait grand bruit. Ces différentes œuvres sont autant d'« autobiographies spirituelles » visant à trouver du sens dans la souffrance, autant de modèles pour l'artiste en prison, certes torturé et dépressif, mais aussi conscient et sûr de son talent.

En composant cette lettre, Wilde a plusieurs mobiles. Certains, d'ordre intime, sont rationnels et apologétiques ; l'écrivain cherche à justifier et à expliquer publiquement ses actes, comme il l'indique à Robert Ross le 1<sup>er</sup> avril 1897 :

Eh bien, si tu dois être mon exécuteur littéraire, il faut que tu sois en possession du seul document qui explique véritablement mon comportement extraordinaire vis-à-vis de Queensberry et d'Alfred Douglas. Quand tu auras lu la lettre, tu auras sous les yeux l'explication psychologique d'une façon d'être qui, vue de l'extérieur, paraît mêler l'imbécillité la plus totale aux fanfaronnades les plus vulgaires<sup>1</sup>.

Un autre mobile est de nature affective, puisque Wilde examine sa relation avec Alfred Douglas à la fois en en soulignant la nature problématique et, à l'inverse, en voulant se convaincre qu'il existe toujours entre eux un sentiment amoureux également partagé. Il veut enfin réorganiser les événements qui l'ont mené au désastre, et reconstituer l'unité à partir de faits innombrables – repas au restaurant, séjours à l'hôtel, querelles et injures, saynètes prosaïques où l'argent (dépenses, dettes, factures, sommes versées à des maîtres chanteurs) occupe une place prédominante –, pour les interpréter et les investir

---

1. *The Complete Letters of Oscar Wilde*, op. cit., p. 780.

de sens. Son intention, ce faisant, est de conjurer le désordre incarné par Bosie, et de se donner de l'espoir pour l'avenir, voire d'en donner à quiconque a un jour été torturé par l'injustice et la bonne conscience des hommes. Dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Ernest Renan souligne que parler de soi n'est utile que si ce projet dépasse son auteur en procurant un exemple aux autres, ce qui implique que l'intimité conduise et s'ouvre à l'universalité : « Ce qu'on dit de soi est toujours poésie. S'imaginer que les menus détails de sa propre vie valent la peine d'être fixés, c'est donner la preuve d'une bien mesquine vanité. On écrit de telles choses pour transmettre aux autres la théorie de l'univers qu'on porte en soi<sup>1</sup>. » Les abondants développements de Wilde sur la douleur et sur ce que la prison lui a appris s'inscrivent dans cette perspective. En outre, son projet, qui est aussi un exercice thérapeutique visant à expulser les sentiments d'humiliation, d'injustice et de colère, et la souffrance qui leur est liée, est de se réapproprier le moi enfui et de rétablir le lien momentanément brisé entre l'essence et l'existence, ou entre l'homme aimant qu'il fut, et qu'il est encore, et le prisonnier mal aimé. « Et la conclusion de tout cela est qu'il me faut te pardonner » (p. 109) : cette phrase est plus qu'une déclaration d'amour ; c'est l'affirmation de la permanence rassurante des affects, et par conséquent de l'être. Wilde entend enfin redonner corps à son nom, autrefois glorieux et désormais effacé. Il escompte, en un mot, retrouver l'harmonie au sein même du chaos.

Cette visée n'exclut pas pour autant une mise en scène du moi, l'individualité se présentant, comme dit Georges Gusdorf à propos de l'écriture autobiographique, « en ordre de parade<sup>2</sup> ». Cet ordre se révèle parfois trompeur, puisque la lettre ne propose guère qu'un simulacre de portrait, la quête de la connaissance de soi se muant à

---

1. Ernest Renan, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* [1883], Pocket, 1992, p. 38.

2. Georges Gusdorf, *Auto-bio-graphie*, Odile Jacob, 1991, p. 128.

l'occasion en illusion de savoir et en autoportrait narcissiquement valorisant (« tout ce que je touchais je le parais d'une beauté nouvelle », écrit par exemple Wilde, p. 110). Cela dit, l'auteur ne se sert pas moins de cette auto-mise en scène pour se convaincre qu'il est capable non seulement de créer une œuvre nouvelle à partir des ruines, encore somptueuses, de son moi antérieur – à commencer par la lettre même qu'il est en train de rédiger –, mais encore de construire une autre relation avec la société qui l'a châtié. C'est ce qu'il explique à Ross, à qui il déclare, en 1897, vouloir faire le point en rendant compte de son « évolution » et du combat qui l'attend :

Ma lettre contient aussi certains passages qui traitent de mon évolution mentale en prison, de l'inévitable évolution qui s'est produite dans mon caractère et dans mon attitude intellectuelle envers la vie. Et je veux que toi et les autres, qui êtes restés auprès de moi et m'avez gardé votre affection, vous sachiez exactement dans quel état d'esprit et de quelle manière j'espère affronter le monde <sup>1</sup>.

## L'ART ET LA MANIÈRE

Comment Wilde s'y prend-il ? Tout d'abord, en s'adressant à celui qui est devenu, d'une certaine façon, l'instrument de son châtiement, ce qui explique que cette lettre ait en partie la forme d'un dialogue, dont Wilde, désormais maître du jeu après avoir eu le sentiment d'avoir été ridiculement manipulé, fait les questions et les réponses. Son véritable destinataire, cependant, est autant sa propre personne que le jeune homme : Wilde avait conscience d'avoir commis de graves erreurs, notamment en se lançant dans un procès perdu d'avance. C'est la raison pour laquelle il commence son argumentation, à la suite de quelques paragraphes introductifs, par les mots « Je vais commencer par te dire que je m'en veux terriblement » (p. 43). On

---

1. Lettre à Robert Ross, 1<sup>er</sup> avril 1897, *The Complete Letters of Oscar Wilde*, op. cit., p. 780-781.

le sait, s'adresser à l'autre incriminé est un moyen de parler de soi en projetant sur lui les reproches que l'on s'adresse à soi-même, c'est opérer un mouvement de va-et-vient, non seulement de personne à personne mais aussi d'un point de vue à l'autre : la critique est autocritique et l'autocritique est autodéfense. Aussi le résultat de cette démarche est-il la production d'un récit parfois étrange, qui fait alterner récriminations contre Douglas et réflexions philosophiques avant de se terminer sur une note finale de réconciliation avec son amant et surtout avec lui-même. Ce qui commence en effet dans l'aigreur (« J'aurais dû à l'évidence me débarrasser de toi », p. 53) et l'auto-persuasion pathétique (« Il y a, je le sais bien, une réponse à tout ce que je viens de te dire : c'est que tu m'aimais », p. 77) s'épanouit dans l'espoir (revoir Bosie) et dans l'évaluation sereine de son orientation sexuelle : Wilde renonce aux mots terribles dont il avait usé dans ses lettres adressées au ministre de l'Intérieur pour solliciter une libération anticipée, et où il dénonçait « la forme d'érotomanie la plus atroce » à laquelle il aurait été en proie, voire une forme de « folie sexuelle » pour laquelle il se disait « jugé coupable à juste titre<sup>1</sup> ». C'est maintenant avec calme qu'il médite sur ses préférences, dont la légitimité lui paraît désormais incontestable : « Les péchés de la chair ne sont rien. [...] Seuls les péchés de l'âme sont honteux » (p. 87). Il considère enfin qu'il est victime d'une législation discriminatoire contre les hommes qui aiment les hommes : « La raison ne m'aide pas. Elle me dit que les lois au nom desquelles j'ai été condamné sont mauvaises et iniques et que le système qui m'inflige de telles souffrances est lui aussi mauvais et inique » (p. 115). Le temps d'une phrase, Wilde devient militant, bien décidé à faire en sorte que « l'amour qui n'ose pas dire son nom » lève le masque et marche la tête haute<sup>2</sup>. Il reviendra sur

1. Lettres au ministre de l'Intérieur, 2 juillet et 10 novembre 1896, *The Complete Letters of Oscar Wilde*, op. cit., p. 656 et 667.

2. L'expression « l'amour qui n'ose pas dire son nom » est due à Alfred Douglas, qui l'emploie dans un sonnet intitulé « Deux amours » (1894).

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01EHPNFG1234.N001

Dépôt légal : mai 2008

Extrait de la publication

# WILDE

## De profundis

### La Ballade de la geôle de Reading

25 mai 1895. Oscar Wilde, dramaturge admiré du Tout-Londres et amant de lord Alfred Douglas, est condamné à deux ans de travaux forcés pour «outrage aux mœurs». Début 1897, l'écrivain brisé, réduit au sinistre matricule «C.3.3.», obtient enfin du directeur de la prison de Reading l'autorisation d'écrire. La longue lettre qu'il rédige alors à l'intention de Douglas, à qui il reproche de l'avoir abandonné, ne sera publiée, partiellement, que cinq ans après sa mort : récit autobiographique et méditation existentielle sur l'art et la douleur, *De profundis* est aussi l'un des plus beaux témoignages qui soient sur la passion. Quant à *La Ballade de la geôle de Reading* (1898), inspirée d'une histoire vraie, elle retrace les derniers jours d'un soldat exécuté pour avoir égorgé sa femme par jalousie. Ce poème poignant est le chant du cygne de Wilde, qui mourut deux ans après sa publication.

#### DOSSIER

1. Les procès d'Oscar Wilde
2. Oscar Wilde prisonnier
3. Wilde et la réforme du régime pénitentiaire
4. Les poètes en prison : anthologie

Traduction, présentation, notes, dossier,  
chronologie et bibliographie  
par Pascal Aquien

ISBN : 978-2-0807-1234-9



9 782080 712349

www.editions.flammarion.com

Texte intégral

Illustration :

Virginie Berthemet

© Flammarion

Catégorie J

Extrait de la publication  
**GF**  
Flammarion